



Vincent Gracy

Italiens enfants

Inventaire d'une maison de campagne
de Piero Calamandrei (Éditions de la revue *Conférence*)



Libera nos a malo
de Luigi Meneghello (Éditions de l'Éclat)

Deux livres venus d'Italie nous rappellent ces temps-ci aux devoirs de l'enfance. Quand le monde était plus vif, plus vaste, et sans éclaircissements. Et qu'il fallait chaque matin en reprendre l'exploration où la veille on l'avait laissée.

Piero Calamandrei, né à Florence en 1889, est mort en 1956. Luigi Meneghello, originaire de Vénétie, a vécu de 1922 à 2007. Certes, rapprocher deux écrivains qui ne sont ni de la même génération, ni surtout de la même région – ce qui aujourd'hui encore veut dire d'un autre pays ou presque en Italie – peut sembler aventureux. Cependant, outre qu'ils viennent seulement d'être traduits tous deux chez nous, leurs livres au fond s'attachent à un projet identique : redécouvrir ce continent définitivement perdu, et pour cela même à jamais désirable, qu'a constitué l'enfance de l'auteur.

Chez Piero Calamandrei, cette résurrection prend la forme d'un enchantement. Entre ses six et ses douze ans, chaque été le même miracle s'est produit : ses parents et lui quittent Florence début juillet pour passer les grosses chaleurs dans des fermes des collines toscanes. Alors, pendant ces quelques semaines où chaque jour compte double ou triple, la nature sans limites déploie pour le petit citadin son infinité de sortilèges et de curiosités. Insecte à dos jaune, champignon à chapeau, papillon à ocelles – tout phénomène même minuscule mérite l'intérêt, devient source d'émoi et prétexte au savoir.

C'est en 1941, en pleine guerre et la cinquantaine passée, que Piero Calamandrei entreprend d'écrire *Inventaire d'une maison de campagne*. Il est alors un juriste éminent, auteur de plusieurs ouvrages de droit ; opposant résolu au fascisme, il vit dans une semi-clandestinité forcée, et il jouera par la suite un rôle important dans la vie politique italienne de l'après-guerre. Mais pour l'heure, cet homme aux graves préoccupations ne se soucie que d'une chose : rejoindre la bien-aimée campagne toscane enfouie au fond du temps. « ... *Je retrouve chaque chose comme elle était alors, au-dehors comme au-dedans de moi, où je sens renaître, un peu assourdie seulement par la tristesse, la curiosité vive et fraîche de ces années lointaines.* » Dans une prose admirable, style et pensée, évocation et description se conjuguent à un degré de justesse incomparable pour restituer au lecteur ébloui le foisonnement enchanté du monde. Voici Piero qui contemple à nouveau les grands bœufs blancs au labour : « *Quand on les voit de cette hauteur travailler tous ensemble mais chacun dans son champ, on n'a pas l'impression qu'ils bougent. Car leurs mouvements sont aussi reposants que l'immobilité ; si le temps pouvait s'arrêter à cet instant, on sent que l'éternité serait facile et dépourvue d'ennui.* » Qui écoute la leçon des cigales : « *Quant à la politique,*

les cigales sont définitivement au-delà du progrès : elles se sont libérées à jamais de la fièvre angoissée que les hommes appellent histoire. » Qui déchiffre les arabesques des papillons : « Les papillons ne trouvent pas moins parfait leur régime de capricieuse anarchie, qui permet à chacun d'emprunter à nouveau, sans compagnon ni passeport, les routes fantastiques d'un monde sans frontières... Leur vie devient ainsi une vaste carrière à la contemplation rêveuse du monde que les hommes nomment art et poésie. » Il faut saluer Christophe Carraud pour sa traduction aussi sensible que précise, et sa préface très complète sur la vie et l'œuvre de Piero Calamandrei. Et remercier les Éditions de la revue Conférence de nous donner enfin à lire, soixante-cinq ans après sa première publication et orné des bois gravés de l'édition originale, cet hymne à l'enfance où le monde et la conscience ne font plus qu'un dans le temps pour toujours capturé de l'écriture.

C'est une injustice du même ordre que réparent les éditions de l'Éclat en nous proposant le grand œuvre de Luigi Meneghello. Là encore, il aura fallu attendre 47 ans pour pouvoir lire *Libera nos a malo* en français (paru en Italie en 1963). Il est vrai que sa traduction par Christophe Mileschi représente un véritable tour de force qui, sans doute, en avait fait reculer plus d'un jusque-là.

L'un des principaux personnages de ce livre d'exception est en effet la langue. Ou plutôt *les* langues. L'officielle, l'italien que le petit Luigi apprend et ne parle qu'à l'école. Et la maternelle, le dialecte utilisé au quotidien par tous les habitants de Malo, le bourg natal de l'auteur, situé dans le piémont des Alpes vénitiennes. C'est cette double appartenance linguistique ayant façonné, non sans déchirements, sa vision du monde, que Luigi Meneghello explore tout au long de *Libera nos a malo* (titre en forme de jeu de mots : « Délivre-nous du mal » selon la formule du « Notre Père », mais aussi « Délivre-nous de Malo »). Le livre est rédigé en italien mais s'apparente à un incessant aller-retour mental de l'écrivain devenu adulte avec le dialecte originel. Car c'est avec celui-ci que durant l'enfance s'est effectué l'apprentissage des usages commandant les rapports avec autrui. D'abord avec les adultes régnant sur un monde d'en-haut mêlant les vertus aux vices et les prestiges aux ridicules : « *En général, les défauts des adultes se sentaient dans l'air. Nous riions entre nous, ayant appris que Giulano avait été mis en prison parce qu'il raguisait* (du dialecte *ragoïezi*, affûter). *Il y avait toutefois une marge de doute, étant donné que Giulano était rémouleur, et que raguiser faisait partie de son métier, mais alors pourquoi l'avaient-ils mis en prison ?* » Serait-ce que Giulano aurait raguisé avec sa brichotte ? (mais ce que peut être une brichotte, nous laisserons au lecteur le soin de le découvrir).

Mais il a été nécessaire aussi d'apprendre à se frayer sa place, souvent durement, parmi les camarades d'âge : « *Il fallait se débrouiller, au Solarium : c'était une petite jungle verte peuplée d'énergumènes, comme celui surnommé Satouille* (en dialecte, mensonge) ; *c'était le sobricot qu'on donnait à ceux de sa maison, et il ne fallait absolument pas l'utiliser en sa présence. Pendant un match, je l'accusai de mentir ; je lui dis « mentard », et lui, il me saisit de la main gauche et à force de petites chicognottes de la droite, il me fit me rétracter. »*

Et il a fallu, bien sûr, commencer d'établir avec l'autre sexe des relations fondant de bizarres tendresses à d'impérieux désirs. « *Et moi je prenais la Carla, mais en secret j'admirais la Norma. La pâleur de la Norma ! Ce blanchiment de la peau à l'intérieur des cuisses ! La Carla était une belle gachenotte, bouclée et bien faite, à la peau*

sombre, cordiale ; mais la Norma était un doux piège dans lequel je languissais de tomber. »

Comme les montagnes fermant l'horizon du bourg, le dialecte de Malo a verrouillé les représentations d'un monde clos et se suffisant pour toujours à lui-même. Meneghello nous livre une description pour ainsi dire exhaustive, et fascinante, d'un microcosme humain au moment où les mutations économiques et sociologiques de l'après-guerre sont en train de le mettre à mal. Il fait ainsi œuvre d'ethnographe autant que de mémorialiste. L'enfance choisie que nous racontait Calamandrei était celle d'une délectation. La sienne, âpre, souvent rude mais toujours truculente, détaille une formation imposée – l'unique possible quand on naissait et grandissait à Malo, au piémont vénitien, dans les années vingt du siècle dernier.

À la fin pourtant, ces deux livres magnifiques résonnent en nous comme un même memento. « Souviens- toi que tu as été enfant », nous intiment-ils chacun à sa façon irréductible et singulière, en nous forçant à nous rappeler le monde vaste, vif et sans éclaircissements d'antan.